

Saint-Germain-des-Prés, nombril du monde

La 16^e édition du salon des arts non occidentaux *Parcours des mondes* mobilise une soixantaine de galeries

ARTS

Parcours des mondes change. Le Salon international des arts premiers subit une évolution de plus en plus perceptible. Pas dans son principe, le même depuis la première édition, et celle-ci est la seizième : les galeries américaines et européennes spécialisées dans ce que certains s'obstinent à nommer « arts premiers », d'autres « arts primitifs » et d'autres encore « arts tribaux » – trois adjectifs également faux – exposent à Paris dans les rues de Saint-Germain-des-Prés, à proximité de leurs homologues parisiennes. Là où sont montrées d'ordinaire peintures ou antiquités occidentales se voient des œuvres créées en Afrique et en Océanie, dans le Sud-Est asiatique, en Australie ou dans les territoires indiens. Là-dessus, stabilité.

Que le nombre des galeries participantes ait diminué, passant de

près de quatre-vingts à une soixantaine, n'est pas non plus décisif. Ce qui change, c'est l'attitude des acheteurs et celle des marchands. D'abord, l'*international business english* est devenu la langue quasi officielle de la foire, ce qui aurait mis au supplice les anciens marchands de la rue Mazarine et de la rue Jacques-Callot. Ensuite, ils auraient été surpris de voir entrer chez eux des femmes et hommes jeunes et bien habillés, descendus de berlines noires. Ces visiteurs ont un instrument essentiel : leur iPad.

Uniformisation du goût

Grâce à lui, ils vérifient en une seconde dans leurs bases de données les dernières enchères chez Christie's et Sotheby's dans telle catégorie d'objets. Encore faut-il qu'ils aient une idée de ce qu'ils voient. On a entendu un de ces « amateurs », convaincu que les Dogon vivent au Burkina Faso – ils vivent au Mali. Il n'avait pas

non plus identifié le masque aux très longues cornes comme dogon, en dépit de sa forme typique. Le galeriste l'a poliment corrigé. On ne sait jamais.

De telles scènes sont banales dans les foires d'art contemporain, où les achats ne se font pas en observant les œuvres, mais avec un écran et des chiffres pour répondre à cette question : « Est-ce que ça va monter ? » Les arts non occidentaux tombent à leur tour dans le système de l'achat spéculatif informé – prévoir au minimum 5 zéros pour le prix. Cela explique sans doute pourquoi certains exposants considèrent qu'il suffit de disposer statues et masques sur des socles et dans des vitrines, sous une lumière de supermarché et dans une promiscuité qui ne respecte ni la géographie, ni l'histoire, ni le regard. « L'argent reconnaîtra les siens » paraît leur dogme. Il reconnaît aisément les styles les plus connus. De là une uniformisation du goût pri-

**On finit
par éprouver
de la gratitude
pour les derniers
marchands
qui construisent
des ensembles
cohérents**

vilégiant quelques statuaires qui passent pour classiques : bambara, baoulé, bété, sepik. Les pièces peuvent être de qualité – pas toutes –, mais, alors que, logiquement disposées, elles retrouveraient présence et magnétisme, elles semblent abandonnées dans un fatras – fatras de luxe, mais fatras quand même.

L'un des rares avantages de celui-ci est de donner au Salon un côté « puces », où, avec de la constance, il n'est pas impossible de

faire des découvertes. Ainsi, chez le Zurichois Patrick Fröhlich, des pièces de qualité issues d'une collection bâloise ou, chez le Californien Thomas Murray, un ensemble de plusieurs dizaines de haches, pointes ou couteaux taillés ou polis dans le silex, le jaspé, la jadéite ou l'obsidienne.

L'autre effet positif est que l'on finit par éprouver de la gratitude pour les derniers marchands qui ne se contentent pas d'un déballage de prestige, mais construisent des ensembles cohérents. Le Bruxellois Didier Claes s'est donné un thème, le peigne, et une aire stylistique, l'actuelle Côte d'Ivoire. Tous ces peignes de bois sombre ou miel sont d'une précision géométrique et d'une finesse dans le découpage qui suffiraient à condamner les adjectifs « premier » et « primitif ». Chacun porte un motif sculpté, une ou plusieurs têtes. Idéal de beauté ? Portraits galants ? Merveilles de variations formelles.

Juste en face, la galerie romaine Dandrieu-Giovagnoni se concentre sur le Burkina Faso et, particulièrement, sur les masques bwa, visage rond surmonté d'une architecture de rectangles et triangles peints en noir et blanc. On dirait qu'ils ont été dessinés par Paul Klee. Quant au jeune marchand parisien Charles-Wesley Hourdé, il tente le grand jeu : l'Afrique et Picasso. Grâce à des prêts de dessins du grand homme et la qualité des sculptures réunies – masques fang et lwalwa, admirable statuette féminine baoulé blanchie au kaolin et non moins remarquable statuette kanak –, il réussit brillamment l'épreuve. ■

PHILIPPE DAGEN

Parcours des mondes, quartier Saint-Germain-des-Prés, Paris 6^e. Entrée libre. Jusqu'au 17 septembre, de 11 heures à 19 heures, 21 heures le 14, 18 heures le 17. Parcours-des-mondes.com